



UTOPIADES 2008/09



Marie-Pierre Digard, Présidente de l'ARENE

Edito

C'est un plaisir pour moi de vous retrouver nombreux à ce troisième et dernier débat de nos Utopiades consacrées à la culture et au développement durable. Je me contenterai de rappeler ici les questions les plus fortes issues de nos deux premières rencontres.

Tout d'abord, les difficultés de l'accès à la culture, le rôle possible de l'artiste dans la prise de conscience environnementale et les limites de la diversité culturelle.

Ensuite, de vrais enjeux de civilisation, avec ce joli fil rouge d'avoir à repenser le progrès et le bonheur, la nécessité de se confronter à d'autres cultures ayant une vision totalement différente du développement durable.

Enfin, cette question majeure qui nous conduit tout droit au débat d'aujourd'hui, du monde et des valeurs que nous pouvons transmettre aux générations futures. Corollaire de cette interrogation, l'existence réelle ou supposée de nouvelles formes de production et de transmission de la connaissance – comment ne pas évoquer internet ? – qui pourraient nous éveiller davantage, nous autres citoyens, au développement durable...

Pour terminer, cette question de la gouvernance qui interpelle fortement l'élue que je suis : alors que beaucoup d'individus se trouvent marginalisés de fait, comment les faire participer plus fortement à la société du développement durable ?

LE JOURNAL DES DÉBATS 3/3

QUEL CONTRAT ÉDUCATIF ET SOCIAL POUR UN DÉVELOPPEMENT DURABLE ?

En dépit d'un foisonnement imprévu de rencontres sur le sujet ce soir-là, les « fidèles » se sont retrouvés nombreux au Rond-Point pour ce dernier rendez-vous de la saison 2008/2009 des Utopiades. Au menu : les questions ultra-sensibles de l'école, d'internet et de la responsabilité politique... Autour de la table : Bettina Laville (avocate, fondatrice de « Vraiment durable »), Marc Armengaud (philosophe), Michel Péna (paysagiste, président de la Fédération française du paysage) et Samuel Morillon (directeur de Cybion et d'AgoraVox), autour de Philippe Lefait (journaliste). Morceaux de choix d'une conversation aussi gourmande que savante, piquant au vif les urgences et les contradictions de l'époque.



Marc Armengaud, Michel Péna, Bettina Laville, Samuel Morillon.

LE DÉVELOPPEMENT DURABLE : MODE, RÉALITÉ OU UTOPIE ?

Bettina Laville (BL). Le développement durable n'est pas une mode. C'est ce que de Gaulle appelait « une ardente obligation ». Quand il parlait d'ardente obligation, il parlait de planification. Ce terme n'est plus employé et on parle maintenant de stratégie de développement durable mais les deux ne sont pas sans rapport. Aujourd'hui, c'est la durabilité qui doit structurer l'avenir.

Marc Armengaud (MA). Comme philosophe, cette notion me pose beaucoup de problèmes, non en tant que programme d'objectifs, de nécessité ou d'urgence, mais en tant que discours. Le développement durable, on rentre dedans en religion

ou à coups de tête mais, entre les deux, il semble difficile de négocier d'une façon constructive. Comme professeur c'est une catastrophe parce qu'il faudrait que les institutions d'enseignement se repensent fondamentalement par rapport à cet horizon. Les contenus concernés ne sont pas toujours au niveau de cette exigence et, inversement, nous ne sommes peut-être pas toujours à la hauteur du défi.

Samuel Morillon (SM). C'est se sentir propriétaire. Lorsque vous êtes propriétaire, vous sentez qu'il y a un lien profond entre vous et l'endroit où vous êtes que vous souhaitez laisser cela vous appartient, il y a un lien

profond entre vous et l'endroit où vous êtes, vous souhaitez le léguer. Pour moi, le développement durable n'est pas une utopie mais un regard vers l'avenir. C'est tout un système de valeurs, de respect de l'autre et de soi, comme de l'environnement dans lequel nous vivons.

Michel Péna (MP). Le développement durable c'est ce qu'a toujours fait le jardinier dans son jardin, c'est-à-dire recycler, dépenser le moins possible et utiliser au mieux les ressources. Le paysagiste fait naturellement du développement durable. Il faudrait que la logique du jardinier puisse sortir de l'enclos du jardin.

DÉVELOPPEMENT DURABLE : UNE RÉVOLUTION DES SAVOIRS ET DU SYSTÈME ÉDUCATIF ?



Bettina Laville.

*« Il y a dans la littérature allemande,
un très beau personnage qui s'appelle le Wanderer,
littéralement « celui qui chemine, qui avance en flânant »...
Le développement durable,
c'est l'expérience de celui qui apprend en marchant,
et c'est pourquoi l'on ne peut s'en proclamer spécialiste. »*

Bettina Laville

Philippe Lefait (PL). Comment réformer l'école pour que s'y enseigne le développement durable ?

l'AVANT-GARDE FINLANDAISE

MA. Je voudrais parler du problème de la transmission, qui est pour moi un problème philosophique, en évoquant le cas de la Finlande. Trop dépendante de la Russie, elle a connu il y a quinze ans une crise d'une violence terrible quand celle-ci s'est effondrée et a dû se réinventer un destin, une identité, des projets. Elle a choisi Nokia... Pari réussi : Nokia contrôle aujourd'hui 35 % du commerce mondial des téléphones portables. Ce pays se sait extrêmement fragile de cette force, presque unique.

Les Finlandais ont cette fois-ci pris un temps d'avance sur l'idée de crise, de risque, en se demandant comment un pays entier pouvait muter vers ce qui s'appelle communément une société de la connaissance. Ils ont regroupé l'université (sciences humaines, littérature, droit), l'université technologique (avec les ingénieurs et les architectes) et l'École de commerce. Le schéma proposé consiste à faire d'abord une licence dans une spécialité pour basculer ensuite dans cette université (de masters et plus) dont le mot clé est « développement durable ». C'est-à-dire que l'on place dans cet horizon aussi bien les thésards en littérature que les architectes, les paysagistes, les juristes, avec un programme précisant ce que l'on attend du développement durable, à savoir une politique économique, sociale et morale.

Ils ont par ailleurs créé, en synergie, un institut chargé de développer l'innovation sur les thématiques du développement durable, de la vieillesse et des nouvelles technologies. C'est un objet indéfinissable. Ce n'est pas

une ONG, ce n'est pas non plus un ministère ou une université.

Ce qu'il y a d'exemplaire dans ces deux cas, c'est l'éclatement des identités et des disciplines traditionnelles. L'urgence commande la création de nouvelles organisations et échanges de savoirs.

BL. Concernant la Finlande, je voudrais dire qu'il est plus facile, même si c'est plus douloureux, de construire après une rupture.

SM. Vous parlez du système éducatif exemplaire des Finlandais. Or, un de leurs points forts c'est d'être très ouverts sur le monde, de voyager énormément.

ÉCOLE ENTRE OU HORS LES MURS

S.M. Dans les grandes villes, nous n'avons plus de rapport direct avec la terre. On l'a à travers Internet, à travers un système éducatif où l'on parle de développement durable. Moi, j'aurais envie de dire : « Ne changez rien à l'école mais allez vous promener ! Allez vous promener sur le Canigou, sur le Mont-Blanc, allez dans les Cévennes et aimez la nature ! »

M.P. Il est important aujourd'hui de mettre en commun les savoirs. Tout en étant expert dans un domaine, il faut être extrêmement conscient des domaines des autres, donc se mélanger, c'est très important.

D'autre part, il y a une éducation physique à réinventer, une éducation du monde physique qui intégrerait l'apprentissage pour faire travailler les étudiants sur du réel. Par exemple, nous sommes intervenus sur un site rural avec une vingtaine d'étudiants. Les communes, très pauvres, avaient des arbres mais n'avaient pas les moyens de les planter, il n'y avait plus de paysans. Nous avons recomposé un paysage sur ce site en plantant mille

arbres, l'avons réorganisé avec de l'agro-pastoralisme et des brebis pour l'entretien des terrasses, reconstituant ainsi un véritable patrimoine végétal et paysager.

J'ai été surpris par l'enthousiasme des étudiants de retrouver du concret, d'avoir un contact au réel. Cette épreuve du réel est extraordinairement enrichissante et complètement complémentaire du culturel, de la recherche universitaire.

BL. C'est exactement le débat que l'on trouve dans « L'Emile » de Rousseau. C'est-à-dire se demander si l'on apprend mieux dans une classe, de manière « étroite et fermée » ou au contact de la nature, de la vie quotidienne de manière concrète ou intuitive, voire amoureuse. C'est donc un débat éternel.

Mais ce n'est pas parce que nous sommes dans une société beaucoup plus urbanisée que le problème se pose de façon nouvelle. Je crois que cette espèce de goût de la nature profondément inné nous revient. Tout ce que l'on a appelé, dans les années 68, le « retour à la nature » était l'expression de cette révolte contre une civilisation trop urbaine ou, plutôt, contre des valeurs trop urbaines.

INTERDISCIPLINARITÉ OU SAUPOUDRAGE ?

BL. A l'intérieur de l'école, même si les choses avancent, la thématique « environnement » a du mal à être reconnue comme une discipline noble parce qu'elle est interdisciplinaire et dépend de trop de personnes à la fois. Il n'y a pas de professeur de développement durable, il y a des professeurs en charge d'apprendre le développement durable au travers de l'enseignement des sciences, de l'histoire et la géographie et un peu dans l'éducation civique.

Dans la salle. Durant les années 80-90, l'école, par le biais du volontariat, avait la possibilité de mettre en place, dans le cadre d'espaces réservés tels que les 10 % ou les Projets d'action éducative, des actions concrètes d'éducation à l'environnement. Trop peu nombreuses certes, elles étaient néanmoins parfois soutenues par des initiatives nationales. Depuis les années 2000, on a saupoudré les différentes disciplines d'un peu de développement durable. On trouve ainsi dans les différents programmes un ancrage disciplinaire qui empêche une réelle mise en place interdisciplinaire de cette éducation. Comment peut-on imaginer que des enseignants de différentes disciplines arrivent à travailler ensemble, à développer une action, s'ils n'ont pas l'espace temps nécessaire pour cela ?

Dans la salle. Je voudrais apporter une touche d'optimisme pour signaler que cinq cents établissements scolaires se sont approprié le développement durable à travers la mise en place d'un Agenda 21 scolaire. Ces établissements réfléchissent à la mise en œuvre concrète du développement durable en leur sein. Ce sont des démarches très concrètes à destination des enfants, qui sont très avancées aujourd'hui.

SAVOIR, EXPÉRIENCE, CRÉATION

Dans la salle. J'ai 20 ans et suis étudiant en géographie. Selon moi, les cours sont trop schématiques, simplifiés, faits pour être assimilés rapidement. Je ne crois pas que c'est comme cela que je vais apprendre à m'intéresser à la nature, à l'environnement. Nous avons besoin de prendre plaisir à la découverte de ces sujets. Or, ce n'est pas ce que j'ai

éprouvé tout au long de ma scolarité.

BL. J'ai enseigné en master où j'ai vu des étudiants venant de géographie, de disciplines scientifiques ou juridiques qui choisissaient un master de développement durable en se voyant directeur adjoint juste après... Ce n'est pas vrai ! Jdis aux jeunes veulent faire du développement durable, apprenez une discipline, ayez une spécialité, parce qu'on n'est pas généraliste à 25 ans. Comme disait Serge Antoine, le développement durable est une culture, un état d'esprit et, par conséquent, un peu une expérience.

MA. On peut regretter que l'on enseigne aujourd'hui la géographie sans liaison avec des lieux de projet. C'est ce qu'il y a de plus difficile. Nous avons besoin de disciplines universitaires avec des contenus et un maximum de précision pour être compétents

sur ces enjeux. Dans le même temps, le développement durable est avant tout une intelligence, la capacité à articuler des problèmes de niveaux très différents et, cela, seule l'expérience nous l'apprend. Car là, il faut négocier avec le maire et le propriétaire du terrain, convaincre le berger, savoir quels arbres planter dans ce lieu, comprendre comment on redresse des murs, etc. Nous sommes dans une complexité savante mais qui ne vaut que par l'expérience.



Marc Armengaud

« Tous nos outils, tout notre bagage culturel, nous apprennent plutôt à penser à partir de l'expérience acquise, de la pensée établie. Mais si nous avons besoin de faire un saut pour passer à autre chose, alors comment faire? Le développement durable nous renvoie à la mission du système éducatif et peut-être à sa refondation.... comme à ces grands moments de rupture de l'histoire, où l'on a demandé à l'école de re-former une société. » Marc Armengaud

LA SOCIÉTÉ-INTERNET ENTRE DÉRIVE CONSUMÉRISTE ET UTOPIE SOCIALE ?

UN NOUVEL ESPACE D'ÉCHANGES ET DE COLLABORATION

MA. L'Internet d'aujourd'hui n'est pas celui d'il y a vingt ans. A l'origine, c'était une place publique et rien d'autre. C'était un système de communication qui permettait de se parler sans médiations, sans hiérarchies. Aujourd'hui, tout est reconfiguré par des logiques de marketing qui sont dans le monde réel. Il a été dévoyé. Mais dans son efficacité actuelle – l'Internet V 2.0 –, il y a quelque chose qui dépasse à nouveau ceux qui pensent le contrôler. Au lieu d'effeuiller Internet et de rentrer comme dans une simulation de livre, ce qu'a été Internet au début, nous sommes arrivés à l'idée qu'il faut mettre en première page le plan du site et, ensuite, un maximum de ressources

immédiatement accessibles. Cet accès direct à l'information est très démocratique. Puis cela vous donne l'impression que vous avez une action sur le média. Au lieu de subir le défilement, l'enchaînement des pages, vous pouvez revenir en arrière, vous déplacer, vous êtes multidimensionnel.

MP. Internet est objectivement une grande source d'économie d'énergie : cela nous permet de mettre en relation l'ensemble du monde en évitant de consommer du CO2 en nous déplaçant. C'est comme cela qu'il faut principalement voir le développement d'Internet et sa relation avec le développement durable.

MA. Effectivement, Internet est l'outil principal des architectes avec qui je travaille. Nous passons notre temps à créer des plates-formes

collaboratives pour une semaine, dix jours ou six mois, qui sont des incubateurs où l'on va avoir côte à côte un grand patron de la RATP, des étudiants, etc. Je ne vois pas comment on faisait cela avant d'être sur Internet. Autant il y a une dérive mercantile, cynique, organisée de l'Internet, autant son potentiel de redéfinition des rapports entre l'individu et le collectif est quelque chose d'assez extraordinaire.

UNE NOUVELLE PRATIQUE DE L'ESPACE PUBLIC

MP. L'étonnant avec ces nouvelles technologies c'est que nous avons créé une espèce d'hyper-intérieur. Nous étions jusqu'à présent dans la dialectique intérieur-extérieur. Avec l'architecte c'était assez simple : on sortait, il y avait la vie, la rue et puis, plus loin, la nature. Aujourd'hui, avec cet hyper-intérieur, nous nous sommes éloignés du dehors. Quand je me plonge dans Internet, au bout d'un certain temps j'ai froid parce que je ne bouge pas assez. J'entre dans cet hyper-intérieur, une invention toute récente qui change fondamentalement la donne. L'espace public n'a plus la même utilité. Nous avons des usages de l'espace public – aller vite d'un point à un autre – qui changent petit à petit. Sortir de chez soi va devenir un événement qui aura sans doute plus de valeur que cela n'en a encore aujourd'hui parce qu'on va rentrer de plus en plus

dans l'hyper-intériorité. C'est, pour nous paysagistes, une donnée importante parce que nous savons qu'il va y avoir cette nouvelle relation à l'espace public.

UN RISQUE D'ENFERMEMENT SUR SA COMMUNAUTÉ OU SUR SOI-MÊME ?

BL. Internet est un exceptionnel instrument pour le développement durable, parce que dans les mouvements de lutte contre les OGM, les incinérateurs ou autres, des communautés se forment qui sont extrêmement efficaces. Les actions sont beaucoup moins longues qu'auparavant, il n'y a plus de militants au long cours mais sur des espaces publics rapides et finalement assez efficaces. Internet est donc un lieu de mobilisation de l'information parfaitement utile pour rendre réversibles certaines décisions.

SM. Sur Internet il y a des communautés de plus en plus radicales, s'opposant les unes aux autres et qui ne s'écourent pas, ne communiquent pas. Pour faire le lien avec le développement durable, il est fondamental de casser ce prisme. Le Web doit être un outil d'accompagnement pour ceux qui engagent de véritables actions dans la vie quotidienne, mais pas un outil d'enfermement.

MA. Je vous rejoins là sur ce thème du communautarisme, qui est vieux comme le monde. Mais quel lien



Michel Péna.

**« Une négociation
amoureuse avec le
monde, avec une
parcelle de nature,
c'est cela qu'il faut
ré-imaginer »**

Michel Péna

« Si vous utilisez Internet comme un outil d'information et de communication c'est fantastique, mais si vous en profitez pour vous replier sur vous-mêmes, alors vous avez tout perdu ! »

Samuel Morillon



Samuel Morillon.

avec le développement durable ? Le développement durable, dans son flou émotionnel et dans l'horizon d'affranchissement qu'il fait surgir, permet de recycler un grand nombre de mythologies, notamment de mythologies du bonheur. Or, regardez les

constitutions démocratiques, le mot « bonheur » n'y est que très rarement présent. Parce qu'il est trop difficile à définir et qu'il ne se prescrit pas.

De la salle. Je voulais réagir par rapport à ce que vous avez dit

sur la radicalisation du discours. Je crois qu'Internet est avant tout une construction identitaire. Or, l'identité se fait aussi par l'adhésion à des réseaux, à des mouvements. L'adhésion à plusieurs mouvements, le croisement des engagements me semblent être plus un vecteur d'ouverture qu'un vecteur de radicalisation et d'enfermement. Quant au Web contributif ou participatif, je pense qu'il y a là un espace de participation des citoyens à la chose publique, par exemple un espace de co-design des services publics par les utilisateurs qui expriment ou redéfinissent leurs besoins. C'est aussi un vecteur d'appropriation des territoires par ce biais-là, donc un vecteur de développement durable assez important.

MA. Cela fait écho à la métaphore de la génération X et la génération Y. Les gens comme moi sont les derniers X et ceux qui ont moins de 30 ans sont les Y. Parmi la génération X, les X s'emboîtent les uns au dessus des autres : si on a la chance d'être en haut de la pyramide, on est un X dominant, sinon on est un ouvrier spécialisé. Pour la génération Y, c'est différent : essayez d'empiler des Y, vous n'irez pas loin, ils retombent. Cette génération a acceptée d'être dépendante de l'autre, mais elle a aussi compris que l'on peut être formidablement innervé par l'énergie de l'autre.

LE DÉVELOPPEMENT DURABLE, ULTIME DÉFI DÉMOCRATIQUE ?

UNE AUTORITÉ INDÉPENDANTE DU DÉVELOPPEMENT DURABLE

BL. Le Grenelle nous a fait, je l'ai déjà dit, franchir un pas important en rappelant l'urgence environnementale. Mais je crois qu'il manque à notre système qui a considérablement évolué depuis quelques années, une autorité indépendante, en particulier pour ce qui relève de l'évaluation, laquelle ne peut en aucun cas rester au sein du ministère. Nous devons y venir sans tarder sous peine de décrédibiliser l'ensemble de notre projet de développement durable.

UNE VISION DE L'AVENIR

SM. Pour moi le rôle du politique tient dans le charisme, et surtout dans le courage de porter quelque chose qui n'est pas nécessairement

conçu pour être populaire, mais qui est fait pour ne pas être anti-populaire. J'attends une vision de l'avenir, et aussi de l'exemplarité. Cela est vrai pour les hommes politiques, les chefs d'entreprise, mais aussi pour nous tous.

NÉCESSAIRE DICTATURE OU HYPER-DÉMOCRATIE ?

BL. Il y a deux ans Hubert Védrine a écrit dans la revue « Le Débat » un article très passionnant dans lequel il expliquait que la contrainte environnementale était tellement forte sur la planète que pour changer le mode de vie dans tous les pays développés ou empêcher les pays émergents - en particulier les grands pays comme la Chine - d'imiter notre modèle si destructeur pour la planète, on devrait en passer par un temps, peut-être provisoire et

pas nécessairement sanglant, de dictature.

Daniel Cohn-Bendit lui a répondu qu'au contraire une civilisation fondée sur le développement durable devait se faire en réseau planétaire, et qu'au contraire les contraintes environnementales nous mettraient en devoir d'inventer une nouvelle forme de démocratie à une échelle inédite.

ÉCOCITOYEN ?

MP. Je me revendique un peu écocitoyen et je dis que cela consiste à prendre du plaisir, à inventer ou réinventer des plaisirs, comme de traverser Paris à vélo plutôt qu'en voiture. C'est ce que j'appelle l'exploration du monde en profondeur, c'est-à-dire y découvrir ses propres ressources sans forcément dépenser des énergies folles.

SM. Un écocitoyen, c'est un entrepreneur. C'est quelqu'un qui s'engage dans la société, qui agit, qui par exemple, innove dans le domaine du développement durable au sein de son entreprise.

BL. C'est un citoyen. Parce qu'être citoyen, c'est être acteur de la cité et la cité aujourd'hui c'est le monde et même la biosphère. Je crois que les citoyens, qui tiennent compte des paramètres écologiques dans leurs votes, l'ont aujourd'hui très bien compris.

MA. Pour le philosophe, être écocitoyen, ce serait se demander comment tordre le cou à des évidences qui commentent peut-être à faire mal aux vrais objectifs.



DÉBATS PROSPECTIVE
ET DÉVELOPPEMENT DURABLE
POUR L'ÎLE-DE-FRANCE

CULTURE ET
DÉVELOPPEMENT
DURABLE

<http://utopiades.arenidf.org>
contact : d.sellier@arenidf.org

